

LE NOMBRE DANS LES COMPTINES ET LES JEUX DU HASARD

par Jean-Marie Lhôte*

À partir d'une réflexion sur différentes notions – rythme, harmonie, enchaînement, quantité – auxquelles renvoie le concept de nombre, Jean-Marie Lhôte étudie les situations qui, au cours de l'enfance, constituent les étapes de l'expérience et de la compréhension de ce concept.

Le nombre ne fait pas l'objet d'une définition stricte, son étymologie même renvoie à plusieurs notions puisque le latin *numerus* signifie « partie d'un ensemble classée à son rang, catégorie, compte, partie ». Ainsi l'approche de ce mot est diverse quand il est question d'une évaluation en quantité, de l'ordre dans une suite, d'un rapport à l'harmonie, d'une théorie mathématique... Et si nous avons nous-mêmes autant de difficultés à appréhender ce concept, comment le jeune enfant peut-il y parvenir ?

Pour simplifier, isolons dans les concepts précédents quatre mots liés à la notion de nombre en permettant d'amorcer la réflexion : le rythme, l'harmonie, l'enchaînement, la quantité. Demandons-nous si le jeune enfant en prend conscience en même temps ou successivement. Cherchons comment les comptines et les jeux favorisent ces apprentissages.

Le rythme

À l'évidence le rythme semble être premier dans ce quatuor puisque le battement de cœur est constitutif de la vie elle-même. Dès avant la naissance, ce phénomène est perçu comme un caractère naturel, même si cette perception n'entre pas dans le champ de la conscience. Lors de la venue au monde, l'alternance du jour et de la nuit, le passage de l'éveil au sommeil, de la faim à l'appétit, les soins à intervalles réguliers, etc. sont autant de signes sensibles porteurs de rythmes. Autrement dit la question n'est pas tellement de savoir si cette dimension du nombre appartient à l'enfant mais comment il la découvre, comment il en prend conscience, comment il la développe, comment il s'en nourrit.

Il faut croire que ses parents et son entourage accordent à ce bien-être une importance majeure pour les voir en prendre si grand soin en agissant concrètement par le geste et la

* Jean-Marie Lhôte est l'auteur de *Histoire des jeux de société*, Flammarion, 1994

The illustration shows a woman in a patterned dress and a white headscarf, holding a baby in her arms. She is standing in a doorway or a shaded area, with a large moon visible in the background. To the right of the illustration is a musical score for a lullaby. The score is in 3/4 time and features a melody for voice (CHANT) and piano accompaniment (PIANO). The tempo is marked 'Allegretto'. The lyrics are in French and describe a lullaby about a mother and father.

Allegretto.

CHANT. Fais do - do, Colas, mon p'tit Frè-re; Fais do - do, t'auras du lo -

PIANO. - lo; Maman est en haut Qui fait du gâ-teau, Pa-pa est en bas Qui fait du cho-co-

- lat: Fais do - do, Colas, mon p'tit Frè-re, Fais do - do, t'auras du lo - lo.

Ill. M. Boutet de Monvel, in *Vieilles rondes et chansons de France*, L'École des loisirs

parole : le geste de bercer et la parole de la comptine, les deux se pratiquant d'ailleurs souvent ensemble, en particulier dans les petits rituels pour favoriser le sommeil. La maman et la nourrice bercent et chantonnent dodo l'enfant do. Il n'est pas nécessaire en effet que les paroles de la comptine égrènent des chiffres ou des nombres pour faire leur office en ce sens.

La plupart des livres de comptines s'ouvrent sur les berceuses, au premier rang desquelles en France le fameux « dodo l'enfant do ». Notons au passage que le mot comptine est récent ; il apparaît seulement en 1922

alors que l'usage lui-même est immémorial. Eugène Rolland qui est un des premiers en France à avoir porté attention à cette forme de poésie populaire parlait seulement de Rimes de l'enfance¹. Nous percevons immédiatement deux familles dans ces comptines, celles qui sont chantées à l'enfant et celles qui sont apprises par l'enfant. Les variations sur le dodo sont nombreuses selon les provinces, la seconde version classique est celle de la petite sœur à son frère : « Fais dodo, Colin mon p'tit frère ; Fais dodo, t'auras du lolo. Papa est en haut qui prend son repos, Maman est en bas qui prend son repas... ».

1. Eugène Rolland : *Rimes et jeux de l'enfance*, Paris, G.-P. Maisonneuve & Larose, 1883 ; réédition, 1967).

Les comptines chantées à l'enfant sont des berceuses, qui se réduisent d'ailleurs à un petit nombre, mais également d'autres chansons parmi lesquelles : « Ainsi font font font, les petites marionnettes... » ou « Au clair de la lune... » Toutes n'ont pas le rythme comme ressort principal : les formulettes du visage (Menton de buis, Bouche d'argent, Nez kankan...) ; celles des doigts (Petit Poucet, Laridet, Longues jambes, Jean des sceaux, P'tit courtaud.) ; celles des jeux (À cheval gendarme, À pied bourguignon)... D'ailleurs les rimes de l'enfance ne sont pas toutes chantées ; Eugène Rolland évoque ainsi les « formulettes du prédicateur » comme « Prêchi, prêcha, Ma chemise entre mes bras, Mon chapeau sur mes cheveux... »

La relation de l'enfant avec le rythme et le nombre se fait plus directe quand l'enfant lui-même s'approprie les chansons, au premier rang desquelles, les rondes. Le passage est progressif, en ce sens que le chant est collectif, enfants et adultes mélangés – au moins au départ : « Dansons la capucine, n'y a point de pain chez nous » ou « Sur le pont d'Avignon... » sont les plus célèbres rondes. Le geste et la parole y sont liés. Très vite ces rondes concernent les enfants plus âgés et racontent des petites histoires dont le registre n'est plus celui qui nous intéresse ici.

L'harmonie

Le second caractère évoqué par le nombre, dans l'ordre où il se présente à l'enfant, paraît être l'harmonie. Il est habituel de lier entre eux le rythme et l'harmonie. Cependant, si le rythme est inscrit dans l'être vivant comme une donnée constitutive, on peut se demander s'il en est de même de l'harmonie, si elle est perçue par l'enfant d'une façon aussi naturelle. L'harmonie est-elle aussi consubstantielle à l'être humain que les battements de cœur ? Peut-être, puisque l'on parle du rythme des saisons et

de l'harmonie des sphères comme du rythme cardiaque et de l'harmonie des sens.

Il n'est pas impossible que les deux données soient concomitantes dès la grossesse. Les psychologues de l'enfant insistent sur la qualité du bonheur qui doit habiter la future maman pour favoriser l'épanouissement du bébé ; la plupart chantonnent des airs heureux, lui font écouter de la musique classique... Inversement, et c'est une expérience cruelle, le stress, les querelles, le malheur ont des retentissements dommageables sur l'évolution. Dans ce processus mystérieux, l'oreille joue un rôle capital et si l'harmonie résulte au premier chef d'une relation juste entre des sons, nous y voilà.

Il serait intéressant de savoir si une maman qui chante juste a plus de chances de donner naissance et d'élever des enfants équilibrés qu'une autre qui chante faux ; en tous cas nous connaissons tous le malaise suscité par des voix agressives, brutales, énervées. Comment le petit enfant peut-il y rester insensible ? Les comptines entrent dans le labyrinthe de l'oreille par leurs musiques comme elles accompagnaient les battements de cœur par leurs rythmes ; elles deviennent des chansons dont les airs traditionnels aux vertus éprouvées traversent les siècles.

Si le rythme est un pavage, comme des cases posées selon un ordre déterminé les unes à côté des autres pour permettre les déplacements, l'harmonie est un tissage où des fils s'entrecroisent pour former un vêtement chaleureux. L'adolescent cherche un accord entre la vie qu'il a et ses aspirations ; chacun connaît les difficultés de cette période de la vie où les rythmes et les harmonies sont contrariés ; chez les enfants les chansons font leur office en restant fidèles aux rapports justes et aux sonorités médianes.

Il faudrait évoquer ici les « airs » de ces chansons comme l'ont été plus haut, les paroles mais ce serait un autre sujet... Disons simplement qu'à l'égal du rythme il n'y a pas pour

l'harmonie de différences entre l'enfant et l'adulte ou alors ce n'est pas à l'avantage de ce dernier. Nous connaissons des paroles bêtifiantes lorsque l'on croit nécessaire de s'adresser à l'enfant sur un mode benêt ; ces giligilis n'ont heureusement qu'un temps. C'est l'inverse avec la musique toujours très pure au départ. Quand le rythme et l'harmonie deviennent « bêtifiants » nous entrons dans l'univers des musiques militaires et autres déformations vulgaires. L'harmonie des comptines les ignore ; le nombre et ses mystères y évoluent en toute rigueur, avec une liberté qui s'en trouve magnifiée.

L'enchaînement

Lié au rythme, lié à l'harmonie, le nombre l'est aussi à l'enchaînement, à la procession, au temps qui s'écoule. Un bon exemple de poésie enfantine enchaînant une série est donnée par : *Dans Paris il y a une rue ; dans cette rue il y a une maison ; dans cette maison il y a un escalier ; dans cet escalier il y a une chambre ; dans cette chambre il y a une table ; sur cette table il y a un tapis, etc.* Mais évidemment les plus typiques dans notre optique sont les comptines avec des chiffres et des nombres. Elles ne sont pas très répan-

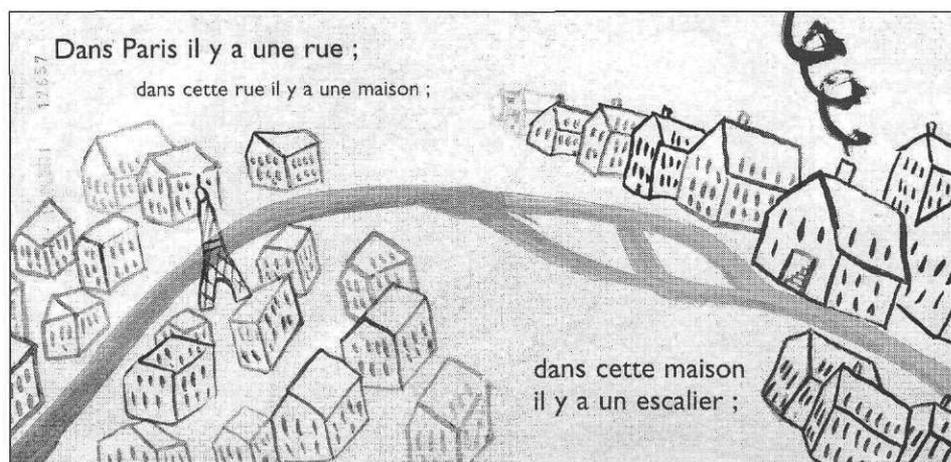
dues, le prototype est bien sûr : *Un, deux, trois, j'irai dans les bois – quatre, cinq, six, cueillir des cerises – sept, huit, neuf, dans mon panier neuf – dix, onze, douze, elles seront toutes rouges* ». Ou encore : « *Une, deux, trois – du bois ; quatre, cinq, six – du bois ; sept, huit, neuf – du bœuf...*

En voici d'autres, citées par Eugène Rolland :

*Une, deux – les voleux ;
Trois – à la corne d'un bois ;
Quatre – ils ont voulu me battre ;
Cinq – j'ai appelé mon voisin ;
Six – il n'a pas voulu venir ;
Sept – j'ai affilé ma serpette ;
Huit – je les ai tués tout de suite.*

*Une – la lune ; deux – les œufs ; trois – le roi ;
quatre – le pape ; cinq – le prince ; six – la cerise ; sept – la muette.*

*Un, deux, trois,
Déculottez-moi ;
Quatre, cinq, six,
Levez ma chemise ;
Sept, huit, neuf,
Tapez sur le bœuf ;
Dix, onze, douze,
Ma chemise est merdouze ;
Treize, quatorze, quinze,*



Dans Paris, il y a a..., ill. A. Louchard, Rue du Monde

*Donnez-moi du linge ;
seize, dix-sept, dix-huit,
Et vite, et vite, et vite*

Et une dernière qui va jusqu'à la vingtaine

*Une - j'ai vu la lune ;
Deux - j'ai vu les voleux ;
Trois - j'ai été au bois ;
Quatre - ils v'laient m'battre ;
Cinq - j'appelai mes voisins ;
Six - ils ne v'laient pas venir ;
Sept - je prends ma serpette ;
Huit - je les assassine.
Neuf - j'ai cassé un œuf ;
Dix - je l'mangis ;
Onze - j'ai porté la coquille à
mon oncle
Douze - j'ai tué une poule ;
Treize - j'y mangerai les ailes ;
Quatorze - j'y mangerai le corps.
Quinze - j'ai tué une poule d'Inde ;
Seize - j'y mangeai la tête.
Dix-sept - j'ai tué une poulette ;
Dix-huit - je la remmanchis ;
Dix-neuf - je l'ai r'mise à neuf ;
Vingt - j'ai j'té mon corps par-dessus les
moulins.*

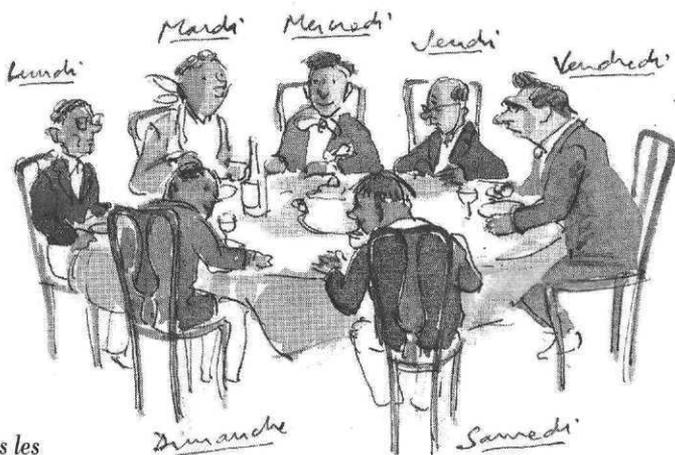
Mises à part les plus simples, ces comptines numérales concernent des enfants qui ont déjà fait l'apprentissage des décomptes ; elles ne correspondent donc pas exactement au propos et sont citées parce qu'elles font directement référence aux nombres. En fait la notion de série pour les tout jeunes peut se trouver ailleurs ; dès qu'un enchaînement se produit, elle est perceptible.

Suite dans les parties du corps :
*J'ai faim. Mange ton poing. Garde l'autre
pour demain, et si tu n'as pas assez, mange
un de tes pieds et garde l'autre pour danser.*

Suite dans les couleurs :
*Gris, la couronne du paradis.
Bleus, la couronne du bon Dieu.
Noirs, la couronne du purgatoire.*

*Blancs, la couronne du sacrement.
Verts, la couronne de l'enfer.
Violets, la couronne du chapelet.*

Suite dans la suite des jours :
*Lundi, mardi, fête ;
Mercredi, peut-être ;
Jeudi, la Saint-Nicolas ;
Vendredi, on ne travaille pas ;
Samedi, après midi
La semaine est finie.*



Ill. P. Dumas, in *Enfantines*, L'École des loisirs

La quantité

Si les sensations de rythmes et d'harmonie, ainsi que la prise de conscience des enchaînements, se révèlent dans les comptines, sous des formes évidentes, il n'en va pas de même pour la quatrième « dimension » du nombre : la quantité. Tout se passe comme si une telle notion nécessitait un apprentissage de la raison, étrangère au cœur, à l'équilibre et au sentiment de la durée. Quand un maître comme Piaget estime que la relation de l'enfant avec le nombre s'établit seulement vers la septième année, il considère seulement l'aspect quantitatif de cette question, qui est peut-être finalement le moins important même s'il se révèle indispensable dans la vie courante.

Les comptines ne sont pas opérationnelles en la circonstance ; elles se situent en dehors des additions, soustractions, multiplications et divisions, puisque c'est de cela qu'il s'agit. Même lorsque l'enfant commence à savoir compter il reste dans le registre des enchaînements ; il n'appréhende pas les quantités, car cette notion n'est pas du ressort de la parole ou de la musique mais de l'expérience et du raisonnement. C'est dans la vie quotidienne, et principalement avec ses jouets que l'enfant découvre la quantité ; si les airs de musique restent parfois en usage ils ne sont que de pauvres soutiens mnémotechniques pour retenir les tables de multiplication ; si les paroles s'imposent, elles sont des explications, des circonvolutions, des faux-fuyants qui ne peuvent toucher l'essentiel.

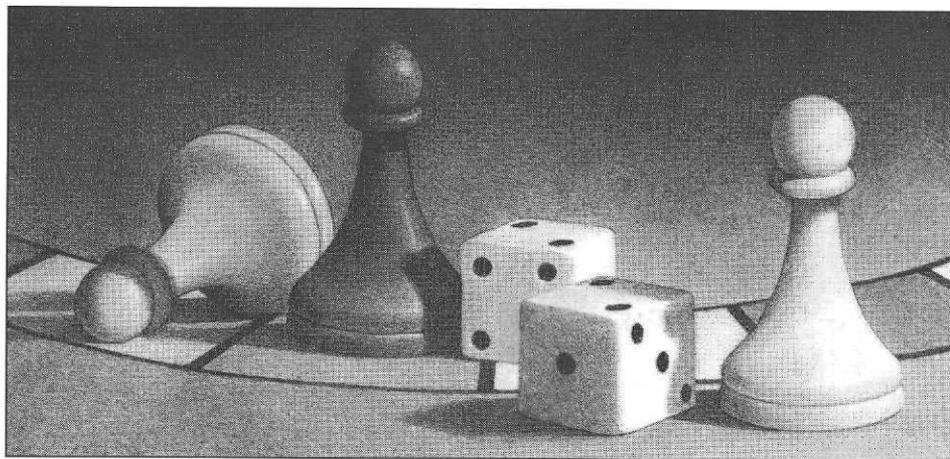
Car les chiffres ne sont pas des mots ordinaires ; ils sont irréductibles aux paroles ; les adultes s'ingénient donc à favoriser cet apprentissage. Leur ruse principale les conduit à délaissier les comptines qui entrent par l'oreille pour mettre en valeur les images perçues par l'œil. Les dessins mettent en évidence ce qui est plus grand et plus petit, les différences, les assemblages et les séparations, les décomptes d'images et ainsi de suite. La vue est l'agent privilégié du décompte. Dès les premiers livres pour enfants, dès les premiers abécédaires, les pédagogues ont compris l'intérêt de l'image pour un apprentissage de la notion de quantité. Chaque génération réinvente les mêmes procédés en les actualisant, en renouvelant l'habillage, aujourd'hui c'est le tour de Mitsumasa Anno, auteur de livres merveilleux en ce genre.

Dans cette aventure, les jouets tiennent une part plus immédiate que les livres et par delà les jouets individuels, les jeux. Ici l'astuce des adultes envers les enfants qu'ils désirent initier aux nombres vus sous l'angle de la quantité – opposé à qualité – la ruse suprême des parents consiste à passer par la fascina-

tion du hasard. C'est inconscient bien entendu ou tellement intégré dans le champ culturel que cela passe souvent inaperçu mais l'observation vaut le détour. Cette fois l'enfant a grandi ; Dans *La Genèse de l'idée de hasard chez l'enfant*, Piaget nous dit qu'avant 7-8 ans rien n'est « ni prévisible à coup sûr, c'est à dire déductible selon un lien de nécessité, ni imprévisible à coup sûr c'est-à-dire fortuit [...] il n'y a dès lors ni hasard ni probabilité, faute d'un système de référence consistant en opération déductive. »

Une seconde période commence ensuite qui marque le premier développement de l'idée de hasard avec la distinction entre ce qui est nécessaire et simplement possible puis, vers 11-12 ans, l'idée de hasard parvient à maturité avec la conscience d'une probabilité qu'un résultat peut se produire ou non. Au passage, il est amusant de noter que « l'âge de raison », selon l'appellation donnée autrefois, correspond justement à la découverte du déraisonnable par excellence, le hasard.

Ces observations sont certainement fondées ; elles semblent néanmoins devoir être nuancées. Il est regrettable que Piaget et ses collaborateurs ne disent pas un mot de la pratique des jeux de hasard chez l'enfant car ils auraient sans doute été conduits à abaisser l'âge où l'enfant réalise ses premières expériences du hasard. Rappelons pour commencer le fait étonnant de voir les parents eux-mêmes placer dans la main du petit enfant l'instrument du hasard par excellence qui est le dé. Très tôt aussi viendront les cartes dont les hiérarchies sont plus complexes à assimiler. Dès que l'enfant sait reconnaître les points et compter jusqu'à six, il peut commencer à déplacer les pions sur le parcours du jeu de l'oie. Ceci se produit avant sept ans et chacun a pu constater combien, en effet, l'enfant comprend difficilement pourquoi il doit s'arrêter ou non sur une case, revenir en arrière et autres accidents.



Jumanji, ill. C. Van Allsburg, *L'École des loisirs*

Ces décomptes en fonction du hasard possèdent une vertu « éducative » d'une efficacité souveraine.

Progressivement le jeune enfant découvre ainsi d'une façon naturelle non seulement l'univers des quantités élémentaires mais les fondements même de la vie sociale ; cela grâce aux grands classiques que sont les dominos, le jeu de l'oie, la bataille, le nain jaune ; ces jeux étant énumérés dans l'ordre où ils sont découverts et pratiqués : dominos d'images ou de points où le hasard doit être domestiqué en se faisant ordre – jeu de l'oie déroulé à l'image des accidents de la vie - bataille de cartes exprimant la soumission aux hiérarchies – Nain jaune et ses décomptes de richesses. Observons qu'il existe une dégradation dans les « valeurs » sous-tendues par ces jeux : cela commence par la noblesse d'une mise en ordre, se poursuit par l'intelligence du parcours terrestre, se continue avec l'acceptation des organisations sociales pour se terminer avec les séductions de l'argent d'autant plus ambiguës qu'il est fictif. Dans tous les cas la fascination pour le hasard est motrice.

Si l'on considérait d'autres jeux classiques ne

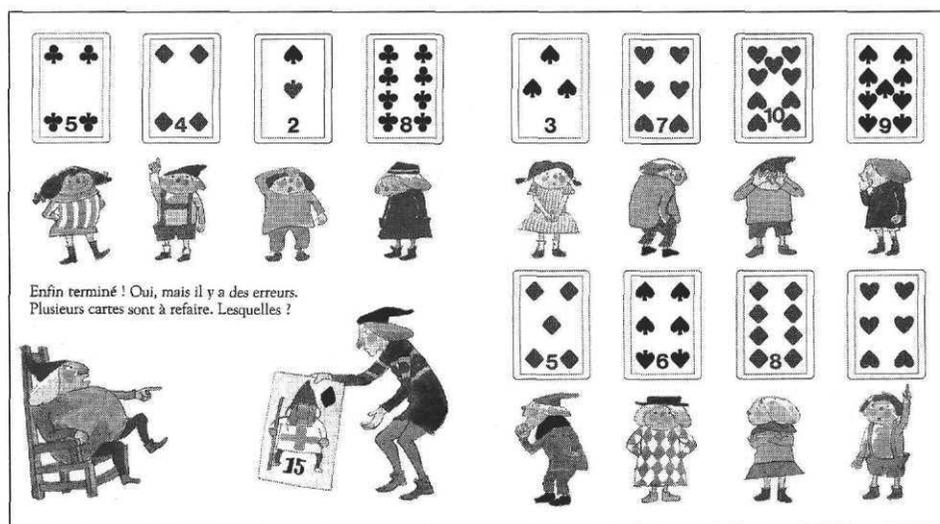
faisant pas appel au hasard, comme le saut à la corde, les danses, la marelle à cloche pied, nous retrouverions les éléments rencontrés plus hauts qui ne relèvent pas de la quantité, c'est-à-dire le rythme, l'harmonie, l'enchaînement. Mais même avec le hasard ces notions se retrouvent : l'enchaînement des dominos, le rythme dans le parcours de l'oie quand les volatiles sont placés selon des séquences calculées, l'harmonie dans la composition d'un jeu de cartes où les valeurs et les symboles se répondent ; la quantité s'ajoutant avec les décompte d'argent du nain jaune.

Les parents qui ne craignent pas de se faire les éducateurs de hasard auprès de leurs jeunes enfants partagent ces jeux avec eux de telle sorte que ceux-ci trouvent dans la situation un plaisir d'autant plus intense qu'ils se trouvent à égalité avec les grands. C'est une des rares occasions de se sentir bien ensemble.

Bientôt les composantes poétiques et vitales des jeux s'estompent ; le rythme intérieur est remplacé par les horaires imposés, l'harmonie se fait réglementation, les enchaînements deviennent corvées répétitives. Le temps des comptines s'enfuit ; l'enfant devient raison-

nable et ruse à son tour ; il s'invente des songes qu'il partage seulement avec des camarades de son âge ; il cherche dans des livres de fiction la fantaisie et l'humour qui le libèrent de ses angoisses scolaires ; il pratique dans son intimité des jeux qui ne sont pas familiaux et il se crée des mathématiques à lui où les nombres lui sont toujours favo-

rables dans une architecture mentale qu'il ne sait pas encore être de la superstition. Le temps des comptines est révolu, le hasard impose ses énigmes et les parents conscients de leurs responsabilités, les éducateurs inventifs, les auteurs de livres pour enfants et jusqu'aux organisateurs de jeux restent indéfiniment perplexes. ■



Les Nombres en ordre, ill. M. Anno, Père Castor-Flammarion